

Passion inavouée

Dictionnaire de la pornographie. Sous la direction de Philippe Di Folco, Presses Universitaires de France, 581 p.

Michel Peterson

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2008). Passion inavouée / *Dictionnaire de la pornographie*. Sous la direction de Philippe Di Folco, Presses Universitaires de France, 581 p. *Spirale*, (219), 45-46.

Passion inavouée

DICTIONNAIRE DE LA PORNOGRAPHIE

sous la direction de Philippe Di Folco,
Presses Universitaires de France, 581 p.

par MICHEL PETERSON

Allons-y dru et ouvrons avec Catharine MacKinnon : « *Le tort que cause la pornographie est réel. Ce n'est pas une question d'opinion ou de croyance mais d'expérience et de fait.* » Je cite le début de son article, « *Atteinte aux femmes et à l'égalité* », qu'on trouve à la suite de celui que Jacques Henric consacre à la revue *Art Press* dans le *Dictionnaire de la pornographie*. Il y a là, aux yeux de la grande juriste féministe, professeure de droit et juge du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, une certitude apodictique qui vient interroger en son cœur même « *tout ce qui choque et effraie notre cerveau, autrement dit notre pensée* », selon les termes du directeur de cet impressionnant ouvrage critique, Philippe Di Folco. D'où, à mon sens, l'intérêt de relever quelques-unes des thèses de l'auteur du *Féminisme irréductible*, non par provocation et parce qu'elles sont discutées dans le *Dictionnaire*..., mais pour pointer la question de l'articulation dans une structure sociale (voyez Mauss) des termes des couples d'oppositions binaires différentiels, disons celui de la femme et de l'homme. Il y va de notre capacité à penser l'agression (voyez Lorenz) dans l'horizon sans horizon de la responsabilité. Quand un des membres de Black Taboo peut légitimer publiquement ses textes et ses images en affirmant qu'on ne doit pas les prendre au premier degré, on peut se demander s'il ne corrobore pas sur le mode du déni cette affirmation de G. Legman : « *Sous le masque de l'humour, notre société permet absolument toutes les agressions. [...] Aux limites de la pathologie, certains raconteurs [...] expriment presque ouvertement l'hostilité sous-jacente à la force qui les pousse à plaisanter* » (*Psychanalyse de l'humour érotique*, Robert Laffont, 1968). C'est dire que la « constatation » de Di Folco, à l'effet que la nocivité et la dangerosité de la pornographie seraient « *dérivoires* » à côté des industries des armes et de la drogue, demeure très fragile. Qu'on le considère ou non sermonneur, voire sensation-

naliste, l'ouvrage récent de Philippe Bensimon, *Pénis sans visage* (Éditions du Méridien, 2007), vient rappeler le rôle du crime organisé dans une industrie de 12,5 milliards de dollars américains (chiffre des plus conservateurs).

Pas-tout-voir ?

Pornographie est un mot. Est-il un signifiant tactique ou un talisman... ? Ne voit-on pas d'emblée à quel point sa dimension performative précondi-

savants, le gonzo et les mangas ; et enfin, suivant la logique des deux premiers objectifs en nommant les choses par des mots *audibles*, détecter ses mouvements évolutifs et involutifs, ses énergies, ses transversalités, lesquels étendent sans cesse le champ du réel. Autrement dit, la « *sortir de la pudibonderie* » qui l'affecte en en déployant les agences-ments.

Très différent dans sa conception d'ouvrages comme le *Dictionnaire*

au corporel, voire au génital. Du moment qu'on en propose comme lui (cf. article « Anatomie ») une logique classificatoire, on ouvre le catalogue infini des fantasmes conservés dans la « *banque mondiale des anatomies* ». D'aucuns — et ils ont ici la parole — soutiendront que la pornographie morcelle le corps ; je préfère dire, avec Liotard, « *parcellisation du corps* » : centration sur une zone et représentation du sexe — laquelle centration n'est pas nécessairement perverse ou fétichiste.

Il devient alors rapidement évident que la définition et l'acte pornographiques, s'ils énoncent en creux le secret de toute socialité, ressortissent à une relativité généralisée affectant les macro et les micropolitiques, déterminant ainsi le psychisme d'une manière que ni Freud ni Lacan n'ont pu mesurer à leur juste dimension.

tionne son hégémonie dans l'économie libidinale des sociétés du spectacle ? Désigne-t-il une « nouvelle » forme de lien social, met-il en lumière un vecteur de déliaison ? Est-il, au même titre que la baise — telle que la pose le narrateur du *Cœur absolu* de Sollers, qui a lu *La science des rêves* — conscience de l'anti-temps ou mieux, l'a-temps lui-même, voire l'à-temps latent ? Ou au contraire, une conclusion de la mémoire, multipliant les effets pervers d'efférence ?

Pour répondre à ces questions, trois objectifs ont guidé Di Folco et se dessinent à travers les 450 articles qui convoquent (comme le *Dictionnaire de la sexualité humaine* de Philippe Brénot, L'Esprit du temps, 2004) des disciplines aussi diverses que la médecine, la biologie, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire et la psychanalyse. En premier lieu, démontrer la multiplicité des définitions et des points de vue : il n'y a pas une pornographie mais bien des pornographies ; puis dégager ses nouvelles modalités afin d'en estimer la rhizomatique reliant dans une même culture du sensible les discours

érotique, de Pierre Guiraud (Payot, 2006) ou de certains dictionnaires des fantasmes et des perversions, celui de Di Folco propose une véritable cartographie de la pornographie à l'ère de la globalisation. Sont ainsi traités la nature de ses moyens et de ses réseaux de production, ses formes, intentions, effets, modes d'utilisation, discours, industries, personnages (producteurs, acteurs et consommateurs) et représentations.

Il devient alors rapidement évident que la définition et l'acte pornographiques, s'ils énoncent en creux le secret de toute socialité, ressortissent à une relativité généralisée affectant le macro et les micropolitiques, déterminant ainsi le psychisme d'une manière que ni Freud ni Lacan n'ont pu mesurer à leur juste dimension. Ob-scène, intense, scandaleuse et fascinante, la pornographie fait vibrer les machines désirantes et constitue, plus qu'un simple exercice des corps, un véritable travail de pensée. P. Liotard a donc raison d'écrire que la définition de la pornographie comme « *érotisme anatomiquement explicite* » demeure beaucoup trop étroite parce qu'elle réduit le sexuel

Les raisons de critiquer la biopolitique pornographique ne manquent évidemment pas. De l'exploitation (*porné* signifie « prostituée ») du corps des pauvres (pays de l'Est, pays africains et asiatiques, ghettos états-uniens, etc.) aux mises en scène publiques de l'acte sexuel d'Otto Moehl en passant par la Cicciolina qui offrait à Saddam Hussein de se faire violer par lui en échange de la libération d'otages ; des débats sur le 1082 et l'Orange au cannibalisme du cinéma *gore* et au *hard crade*, de la porno *glamour* d'Andrew Blake à la BDSM, qui met parfois en scène la torture, jusqu'aux *snuff movies*, de *La Minute Blonde* d'Anne-Marie Losique à la commercialisation des Viagra®, Cialis®, *poppers* et autres aphrodisiacs jusqu'à l'obscénité phallique d'une gravure de Gérard Hoet dont Derrida écrit, dans *Mémoires d'aveugle*, qu'elle fait « *penser à une scène de viol collectif* ». Bref, à moins de nettoyer le monde, le cul surgit partout à toute époque et sévit selon les régimes de production/négation des subjectivités, avec ou sans relèver.

On n'en sort pas ! D'ailleurs, le voulons-nous, le pouvons-nous ? C'est ▶

que l'angoisse flotte, moins signal de danger que vacillation permanente, affect du sujet face à la Chose. Si la pornographie inquiète à ce point les tenants de la chasteté psychique, c'est qu'elle procède à une *dé-sens* radicale, car ladite angoisse n'est pas, comme Freud le suppose, et comme l'écrit Sylvère Lotringer, « d'abord la conséquence de l'inhibition sexuelle; bien au contraire, elle flotte à la recherche d'une proie, le sexe étant exhibé partout de manière obsessionnelle afin de combler le trou noir de la mort » (*À satiété*). La porno rôde en nous, là où nous entrevoyons notre propre transgression.

Évitant de nous plonger encore une fois dans l'essentialisme moralisant, ce dictionnaire contribue à la généalogie et à l'archéologie de la pornographie en faisant circuler sur ses plages la question de la représentation. Et qui dit représentation, donc l'aspect locutionnaire du phénomène, ne peut pas ne pas prendre en compte ses aspects perlocutionnaires et surtout, comme le souligne MacKinnon, l'aspect illocutionnaire de l'image et de la parole pornographiques dites libérales. Pour elle, la blessure infligée aux femmes et aux enfants n'est pas qu'un effet, « mais son action même ». On ne peut contester ce fait, tout en indiquant que ce ne sont pas-tous les hommes qui voient le corps de la femme comme objet sacrifié sur l'autr'elle de la lux-sûre. Si la violence illocutionnaire continue d'être largement diffusée et que des groupes « libéraux » de droite comme *50 Cent* ne peuvent invoquer la Chose sans faire preuve d'une irresponsabilité criminelle, peut-on pour autant affirmer, dans cette pornotopie panoptique, que la pornographie serait *en soi* assimilable à une pratique généralisée de la torture, à une « commodification » — moins un théâtre de la cruauté que la cruauté elle-même, phénoménale? Dans cet horizon, pourra-t-on toutefois aller jusqu'à soutenir, avec MacKinnon, que la pornographie « est devenue le fascisme de l'Amérique » et que le viol équivaut à la torture? Le problème avec cette analogie, tout aussi dangereuse que la terreur qu'elle dénonce avec raison, vient de ce que depuis la Shoah — posée comme absolu de l'expérience

du mal — « l'universalisation du traumatisme conduit à sa banalisation ». Les échelles de la violence sont effacées, de sorte qu'il « n'y a pas de différence entre le survivant d'un génocide et la victime d'un viol » tel que l'énoncent Didier Fassin et Richard Rechtman dans *L'empire du traumatisme* — ce qui serait du reste attesté par la clinique (mais laquelle?). Nous sommes alors en proie à une déshistoricisation sociale et structurelle des expériences traumatiques, laquelle annihile justement la question de la construction culturelle des genres et de l'inhumanité.

Ce sont là des questions graves qui engagent, comme dirait Slavoy Žižek, le réel de toute société. Aussi riche soit-il, on se demande donc pourquoi le dictionnaire de Di Folco ne contient pas d'articles consacrés, par exemple, à la pédophilie alors qu'il en propose un, doucereux, sur la « *pédérastie adolescente* ». Qu'en est-il du sida, des MTS, des saunas, de ses « *bouches dégoûts* »? Intriqués avec des articles génériques (« Pouvoir », « Rhétorique du corps », « Torture », « Travail », « Ville », etc.), on trouve des articles comme « Abjection », « Man Ray », « Radio Trash » ou « Webcam ». On rencontre, chemin faisant, des réflexions sur les performances d'Annabel Chong ou le Kama Sutra. Chaque fois, un enjeu majeur se dessine. « Totalité » pose par exemple la question du tout montrer/tout voir de la porno en regard de la métaphysique du Tout et du caractère hallucinatoire de ce dernier, ce qui permet de discuter de phénomènes tels que l'occultation du visage et l'aspect toujours herméneutiquement voyant de la métonymie du genre porno. Tout cela complété par une galerie de noms (qui s'ouvre avec les *Cent vingt journées de Sodome*) et une galerie de mots (par exemple DILF/MILF pour *Dad / Mum I'd like to fuck* ou *Jack Off Party* pour Séance de masturbation collective) très instructives.

Pole Mapouka

Sur le fond, ce dictionnaire ne rejoint pas *Québec Érotique* et ne constitue donc pas un répertoire des œuvres pornographiques ou de ses stars

éphémères. Il prend la pornographie pour ce qu'elle est: une réalité sociale qui, en tant que telle, peut être analysée, commentée, jugée, interprétée. La multiplicité des entrées et des approches en font un outil pour les sciences humaines et sociales notamment en ce qui a trait aux études portant sur le genre et les rapports sociaux de sexe. Car quand M^{lle} Oui Oui, parce qu'elle respecte le

Ob-scène, intense, scandaleuse et fascinante, la pornographie fait vibrer les machines désirantes et constitue, plus qu'un simple exercice des corps, un véritable travail de pensée.

rythme de ses élèves, prend ses distances par rapport au courant du strip-aérobic et donne plutôt des cours de strip-tease burlesque, inspirée par Marilyn Monroe, c'est d'une pédagogie de l'effeuillage qu'elle se réclame: « *Le but, ce n'est pas de se retrouver nu, c'est d'abord un travail sur la posture, la démarche et la confiance en soi* » (*Le Devoir*, mardi 22 août 2006). En moussant la mode du *pole dancing*, elle soutient réhabiliter et démocratiser le strip-tease qui quitte alors les bars de danseuse et envahit les cours de ballet-jazz, de swing et de baladi. On dira que cette enseignante attache ses élèves au poteau du néo-libéralisme sauvage en ouvrant tout grand leurs sexes aux crimes sexistes les plus violents, les légitimant au nom d'une prétendue égalité et liberté d'expression et de l'efficacité. Sans doute, surtout après avoir lu *L'art du quickie*, de Joel D. Block.

Quand on rencontre chez Michel Houellebecq des partouzeuses palestiniennes voilées et qu'il est demandé que leur soient parachutées des minijupes afin qu'elles puissent affirmer haut et fort, comme le titre du film que voit le narrateur de *La possibilité d'une île*: « *Broute-moi la bande de gaza (mon gros colon juif)* », ne pouvons-nous pas nous demander si la pornographie ne constitue pas en quelque sorte l'un des passages

vers la posthumanité? Si, par ailleurs, c'est bien là, comme le soutient MacKinnon, l'exemple parfait de la production de la dimension performative de la femme, dans la mesure où Houellebecq participerait à construire dans notre société patriarcale (je dirais plutôt néo-patriarcale ou même *mommyfiée*) une image *capitale* de la femme pleinement soumise sur le plan de son iden-

tité au pouvoir de l'homme, comment en sortir? C'est ici que, parmi toutes ces rubriques de factures très différentes quant au style, au ton et à l'angle d'approche, on peut s'attarder à celle sur *Lune de fiel*, de Polanski: rejoignant les récits homériques, l'absolu fait alors office de métonymie quant à la question de l'inaccessible et de l'intolérable de l'harmonie. Entre l'indécence et la violence, peut-être existe-t-il un espace que je suggère au lecteur d'ouvrir en commençant par le bel article, très bienvenu, du sociologue et romancier Sami Tchak. En dénonçant les clichés entretenus par l'Afrique postcoloniale depuis les années 1970 au sujet d'un Occident pornographique qui aurait ruiné toutes les valeurs, ils indiquent quelle fortune ils génèrent. C'est que la déstructuration des sociétés africaines entraîne une mutation des mœurs sexuelles au point qu'une danse très locale comme le Mapouka (originaire d'un petit village près d'Abidjan), une fois récupérée par les jeunes citadins et sortie de son contexte magique, devient un symbole de la pornographie combattue dans plusieurs pays. Insistante, la question de la représentation vient là nous hanter *encore* tel le fantôme d'un tableau: ceci est-il ou non une pipe? ☹